

**P L U S   T A R D**  
**O U**  
**L E   J E U N E   C H E F**  
**D E   F A M I L L E**

par

**M<sup>lle</sup> Zénaïde FLEURIOT**

OUVRAGE ILLUSTRÉ PAR 74 FIGURES

**PAR E. BAYARD**

( Nouvelle édition )



Éditions Saint-Remi

– 2007 –





La boutique de M<sup>me</sup> Gnouft.

## CHAPITRE I

### LES INQUIÉTUDES DE MME GNOUFT.

#### Mlle CHARLOTTE.

« Madame Gnouft, je vous souhaite le bonjour.

Avez-vous toujours de la chicorée, de la bonne ?

— Ah ! c'est vous, madame Bécère ! depuis quand êtes-vous revenue de votre Picardie ?

— Depuis hier, ma voisine, et ce n'est pas trop tôt pour mon ménage, allez.

— Le bon air vous a-t-il guérie ?

— A peu près, comme vous voyez. Mais vous, madame, n'êtes-vous pas souffrante ? je vous trouve maigrie, vous avez l'air accablé.

— Cependant je me porte bien ; mais voyez-vous, madame, on a des inquiétudes.... des tribulations.

— Madame Gnouft, qui n'en a pas ? »

Sur cette réflexion philosophique, Mme Béclère, dans l'intention évidente de se faire raconter quelque chose, prit la chaise placée en face du comptoir, où trônait l'épicière, et reprit :

« Est-ce la santé de votre mari qui vous chiffonne, madame ?

— Lui ! il se porte comme un charme, il rajeunit. N'était sa jambe de bois, il courrait comme un lièvre.

— Alors il s'agit bien sûr de cette jeune dame qui était au plus mal lorsque je suis partie. Comment va-t-elle ?

— Hélas ! elle est morte très peu de jours après votre départ. Pauvre dame ! elle n'avait plus que le souffle depuis longtemps ; mais on s'était habitué à la voir languir. On peut le dire, elle s'est éteinte comme une chandelle. »

Et Mme Gnouft, plissant ses grosses lèvres, souffla sur une chandelle.... imaginaire.

« Et maintenant que la mère est partie, les enfants vous préoccupent, dit Mme Béclère.

— Eh oui ! ils me préoccupent assez ces pauvres bijoux, et cela me fait gros cœur de voir qu'on ne cesse de les molester.

— Qui donc les moleste, madame ? »

Mme Gnouft leva la main gauche et se mit à compter sur ses doigts.

« Primo, un vieux grigou de leurs parents qui a conseillé madame jusqu'au dernier moment ; secundo, un autre vieux richard qui veut prendre leur fortune ; tertio, la justice qui va laisser faire.

— Madame Gnouft, ça n'est pas clair pour moi, il n'y a pas de justice qui puisse empêcher les enfants d'hériter de leur mère.

— Leur mère ! C'était bien leur mère, puisqu'elle avait épousé M. Daubry, leur père, et qu'elle les a toujours aimés comme ses enfants ; mais tout cela était affaire de sentiment. La première Mme Daubry est morte l'année que je nourrissais la petite Charlotte.

— Ah ! j'y suis. Tout ce monde-là paraissait si bien ensemble qu'on s'y trompait. Mais enfin, elle était bien libre, cette dame, de donner sa fortune à ses beaux-enfants<sup>1</sup>.

— D'autant plus que, d'après ce que j'ai ouï dire, cette fortune-là lui venait du côté de monsieur son père, qui n'avait ni frères, ni soeurs, ni cousins germains. Avec cela, celui qui veut attaquer son testament est riche comme Crésus et n'a pas d'enfants. Il l'a trompée aussi cet homme ; il lui disait qu'il trouvait fort simple qu'elle laissât sa fortune aux petits Daubry, qu'il ne songerait jamais à les inquiéter. A peine a-t-elle été placée dans son cercueil, qu'il a commencé ses chicanes.

— Elle n'a donc pas fait de testament ?

— Elle n'en a fait que trop, je crois. Elle ne se croyait pas si près de sa fin, et quand elle a senti venir la mort, elle a voulu écrire ; mais, mon Dieu, j'étais là, elle n'y voyait plus et elle n'a pas signé tout son nom.

« Certains héritiers, qui sont de braves gens, auraient laissé aller les choses ; mais ce vieux dur à cuire de Darbault ne veut pas entendre raison. Aujourd'hui a lieu leur dernier conseil ; les héritiers diront aujourd'hui carrément ce qu'ils veulent faire. S'ils attaquent le testament, il y aura procès, et si les enfants perdent, c'est la ruine complète. Alors moi, qui aime ces enfants-là comme si c'étaient les miens, je n'en peux plus d'inquiétude, et j'envoie Gnouft à Paris pour savoir des nouvelles. Le pauvre diable est à sa toilette et il n'en finit pas. Il n'a cependant pas de rhumatismes dans les coudes aujourd'hui. »

Mme Gnouft, en achevant ces paroles, se pencha en arrière, prit une tête de loup placée dans l'angle, frappa plusieurs coups au plafond en criant :

« Est-ce que cette toilette durera jusqu'à demain ?

— Encore un petit coup de peigne, répondit une voix formidable, et je suis à l'ordre.

---

<sup>1</sup> Voir le *Petit chef de famille*.

— Un coup de peigne, répéta Mme Gnouft, oh ! si Lotte, cette chère petite Lotte qui est si gaie, l'entendait, elle rirait bien. Quand on n'a plus qu'une cinquantaine de cheveux sur la tête, je vous demande si on n'est pas bien vite coiffé. C'est que, voyez-vous, madame, s'il manque le premier omnibus, il ne m'arrivera qu'à dix heures ce soir, ce qui est tard pour un homme de son âge. »

Cette remarque faite, Mme Gnouft leva la tête très haut et renforça la voix pour crier :

« Eh bien ! est-il donné ce coup de peigne ?

— J'arrive, j'arrive, » répondit la voix sonore.

En effet, l'on vit paraître au haut de l'escalier un gros vieillard enveloppé dans une houppelande boutonnée militairement, coiffé d'un bonnet grec posé en fez, et portant d'énormes moustaches blanches sur la figure la plus débonnaire du monde. M. Gnouft, arrivé dans la boutique, échangea un bonjour amical avec Mme Béclère, qui s'en alla en disant : « Voici une belle visite qui vous arrive. »

Un coupé brun venait de s'arrêter juste en face de la boutique.

« C'est elle, » s'écrièrent en même temps M. et Mme Gnouft, en se précipitant vers la porte.

L'invalides arriva le premier et reçut le premier mot d'une élégante enfant d'une douzaine d'années, qui avait bondi du marchepied de sa voiture sur le seuil de la boutique, et qui dit, en agitant les cheveux d'or épars sur ses épaules :

« Bonjour, mon vieux Pouf.

— Oh ! mademoiselle Charlotte, c'est bien vous, dirent les deux vieillards en la contemplant avec une sorte d'idolâtrie.

— C'est bien moi, moi en personne. »

Et la jeune fille se tournait et se retournait dans le petit magasin qui paraissait tout éclairé par les reflets de ses cheveux d'or, de ses rubans de moire argentée, et surtout par son étincelant regard bleu.

Les yeux de Mlle Charlotte Daubry étaient bien des yeux de douze ans, limpides, brillants, mais surtout espiègles, aussi espiègles que le sourire des lèvres fines et mobiles qui traçaient un délicat arc rose entre des joues absentes. Elle était vraiment bien svelte et bien maigre, Mlle Charlotte. C'était un gracieux arbuste qui mettait sa sève à grandir, et n'en avait pas encore de reste pour se revêtir des grâces et des forces de la jeunesse qu'on voyait poindre.

« Est-ce une bonne nouvelle que vous nous apportez, mademoiselle ? demanda Mme Gnouft, reprenant sa présence d'esprit avant son mari, qui était toujours occupé à regarder Charlotte dans une sorte de stupeur admirative.

— Pas de nouvelles du tout, nous sommes haletants, et voilà pourquoi je viens vous voir. Je ne sais pas attendre, j'ai dit mille folies à Raoul, je voulais aller au Palais de Justice et interroger moi-même les juges. En dernier lieu, j'ai dit à Marthe : Eh bien, donne-moi le coupé et Mme Schauffen, et laisse-moi aller voir mon vieux Pouf et maman Gros-Coeur.

— Mme Schauffen est là ? dit M. Pouf en se tournant galamment vers la porte.

— Oui ; mais comme je ne reste qu'un moment, il est inutile de la faire descendre. Dites-moi, nourrice, mon vieux Pouf est superbe, pourquoi ?

— Il allait savoir des nouvelles, je l'envoyais chez vous, rue Scribe.

— Vous saviez donc que c'était aujourd'hui que se décidait l'affaire ?

— Je le savais par M. Raoul, que j'ai rencontré avant-hier sur le boulevard.

— Pauvre Raoul, il est bien inquiet, mais il cache ses inquiétudes. Les miennes m'étouffent tellement que je me promène pour leur faire prendre l'air.

— Et Mlle Marthe ?

— Oh ! Marthe, c'est la vertu en personne, elle est la même, absolument la même. Raoul a un petit pli » Et

Charlotte posa son doigt fin sur son sourcil droit... « Un petit pli là... » et le doigt passa au coin de sa lèvre gauche ; « moi je me fais des rides partout, sur le front, sur le nez, je suis triste, puis je ris beaucoup et je m'agite. Marthe n'a rien, rien de rien ; Marthe, c'est la sagesse, je ne vauz rien auprès de Marthe.

— Oh ! mademoiselle Charlotte, dit M. Pouf en déployant sa jambe de bois.

— Oh ! il n'y a pas de oh !... et il n'y a pas de mademoiselle Charlotte non plus. Depuis quand ne m'appelle-t-on plus Lotte, détestable Pouf ? »

Et elle regarda sévèrement le vieillard qui souriait dans ses grosses moustaches, et en ce moment sa figure rieuse prenait je ne sais quel air indomptable et dominateur, qui en changeait subitement le caractère.

« Maman Gros-Coeur, je veux qu'on m'appelle toujours Lotte ici, reprit-elle en quittant soudain sa physionomie de reine outragée, cela me rend petite, cela me rappelle mon enfance, ma chère enfance. Je me retrouve à Paris ; puis chez bon papa, puis encore à Paris ; Lotte ! mais ce nom m'est de plus en plus cher. M'appellerez-vous Lotte, monsieur Pouf ?

— Oui, c'est-à-dire... si M. Raoul le permet.

— Tu diras Mlle Lotte, voilà tout, dit Mme Gnouft en riant de l'embarras de son mari.

— C'est cela ; mais je ne dirai plus Lotte tout court, je ne puis plus me le permettre, vous êtes si grande, si grande.

— Presque aussi grande que vous, vieux Pouf, dit Charlotte, qui s'approcha de l'invalidé, se dressa sur la pointe des pieds, et se mesura de l'oeil avec lui.

— Attendez, attendez, » dit M. Pouf, piqué d'honneur.

Et, se calant solidement sur sa canne et sa jambe, il se dressa à son tour de toute sa hauteur, ce qui mit ses grosses moustaches blanches au niveau de l'aigrette noire du chapeau de Charlotte



« Oh ! vous trichez, mon vieux Pouf, dit-elle gaiement, vous vous raidissez trop. N'est-ce pas qu'il triche, maman Gros-Coeur ?

— Le pauvre homme n'a pourtant pas les jambes bien élastiques, Charlotte.

— Non, mais quel talon orne son soulier ! Remettez-vous raisonnablement sur votre jambe de bois, mon cher Pouf. C'est elle qui donne votre vraie grandeur.

— Voilà, mademoiselle Charlotte.

— Vous ne m'appellerez donc plus jamais que Charlotte, malgré mes ordres formels ?

— Vous êtes si grande, ma petite Lotte.

— Ah ! vous savez encore dire Lotte, c'est bien heureux. Je vous le répète, je veux qu'on m'appelle Lotte tout court ici. Parlez-moi à la troisième personne si vous voulez ; dites : Lotte veut-elle me faire donner un petit verre ; mais que Lotte y soit, je ne veux pas tant vieillir que cela. Adieu, maman Gros-Coeur. »

Elle se pencha, et sa main atteignit les grosses mains de Mme Gnouft, qui non seulement prit cette petite main entre les siennes, mais la baisa affectueusement.

La petite main revint vers celle de l'invalidé, et Charlotte dit :

« Adieu, mon cher vieux Pouf.

— Mademoiselle Lotte, vous nous écrirez un mot de billet demain, dit Mme Gnouft, nous sommes sur gril, comme vous savez.

— Griller.... c'est bien désagréable ; moi aussi, je grille d'envie de savoir si nous serons riches oui ou non.

— C'est bien vu partout d'être riche, remarqua Mme Gnouft.

— Il paraît. Eh bien, je vous écrirai la nouvelle ; mais j'y pense : puisque M. Pouf est en toilette, qu'il a si bien ciré sa jambe et ses moustaches, pourquoi ne viendrait-il pas



Oh ! vous trichez mon vieux Pouf. (page 9)

chercher la réponse ce soir ? Il y a place sur le siège du coupé.

— L'idée n'est pas mauvaise, dit Mme Gnouft ; prends ton chapeau, mon bonhomme, et va, puisque Lotte arrange si bien les choses. Eh bien ! qu'est-ce qui te chiffonne ?

— C'est le dîner, ma femme, que....

— Comment le dîner ! interrompit Lotte, vous faites bien des façons, monsieur Pouf ; ne savez-vous pas que votre couvert est toujours mis rue Scribe, comme du temps de maman ? Allons, votre chapeau, bien vite, je pars.

— Mademoiselle Charlotte, faites bien mes compliments aux aînés et ne gardez pas votre vieux Pouf trop tard.

— La partie de dominos avec le concierge serait-elle de trop ce soir ?

— Oui, oui ; c'est bon pour le dimanche : qu'il revienne après le dîner, c'est plus sage.

— Soyez tranquille, maman Gros-Coeur, il reviendra, » répondit Charlotte.

Elle sortit, grimpa sur le marchepied, et mettant sa bouche au niveau de l'oreille du cocher :

« Jacques, dit-elle, j'emène le bon Gnouft et je vous prie de descendre un instant. Sous le prétexte de fermer la portière, vous l'aidez à monter. Il est vieux, il a une jambe de bois, et, si vous n'êtes pas descendu avant qu'il arrive, il voudra monter tout seul. »

Jacques répondit par un sourire d'intelligence, et Charlotte rejoignit sa gouvernante allemande, une bien vulgaire personne, qui l'attendait patiemment.

Quand M. Gnouft passa le seuil de sa porte, il aperçut le cocher qui fermait la portière derrière Charlotte, et qui, naturellement et malgré ses protestations, l'aida à monter sur le siège. Jacques installa commodément l'invalidé, puis reprit sa place, et la légère voiture partit au grand trot de son cheval bai.

